
 D I A L O G U E .

Entre un Philosophe & son Jardinier. (1)

P A R A D O X I L E .

QU'Y a-t-il de nouveau chez toi , Mathurin ?

M A T H U R I N .

Bonnes nouvelles , monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptisera ce soir : & de cette affaire-là , je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

P A R A D O X I L E .

Te voilà donc bien satisfait , Mathurin ?

M A T H U R I N .

Eh pardi ! qui ne le seroit pas à ma place ? Si j'avois le tems , je danserois tout seul.

(1) On a voulu exposer les différens systêmes sur la génération , & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

L iv

P A R A D O X I L E.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir ; lorsque ton enfant vient d'entrer dans une scène de misère & de peine ?

M A T H U R I N.

Oh ! qu'il ne soit pas plus malheureux que son père, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à son tour il aura du plaisir. L'un peut-il aller sans l'autre?... S'il n'est pas paresseux, s'il travaille, il ne fera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

P A R A D O X I L E.

Quoi ! tu es heureux ?

M A T H U R I N.

Et pourquoi pas ? Sans doute, je suis heureux.

P A R A D O X I L E.

Bon ! tu t'imagines l'être.

M A T H U R I N.

Mais quelle raison ! Je sens bien ce que je sens, peut-être. Allez-vous présentement vouloir me faire accroire que je suis malheureux ? Allez, je suis bien content, surtout les jours que notre femme accouche ;

car je suis débarrassé d'un poids. . . Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé , que de murmurer & de gémir inutilement ; & voilà pourquoi je me suis marié , parce que c'est un grand plaisir d'avoir une femme gentille , qui nous aime & nous caresse , & un plus grand encore d'embrasser l'enfant qu'elle tient sur ses genoux & qu'elle nourrit de son lait.

P A R A D O X I L E.

Eh ! fais-tu comment ton enfant est venu au monde ?

M A T H U R I N.

Eh pardi ! il est venu comme les autres ; les fils des rois ne viennent pas autrement : c'est tout un. . . Et c'est là , palsembleu ! quand j'y songe , une bonne leçon pour les orgueilleux.

P A R A D O X I L E.

Ce n'est pas cela que je veux te dire. . . Comment penses-tu que tu aies pu procréer un être semblable à toi ?

M A T H U R I N.

Voilà une singulière question ! Quand je

plante un arbre , je mets le germe en terre ; & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné sa bénédiction. Ce ne font pas ceux qui font les plus beaux raisonnemens , voyez-vous , qui font les plus beaux enfans.

P A R A D O X I L E .

Mais , quelle idée as-tu du mystere de la génération ?

M A T H U R I N .

Puisque vous dites que c'est un mystere , je n'en puis rien savoir. Dieu veut nous cacher ses secrets , puisqu'il les exécute sous nos yeux sans que nous y voyons goutté.

P A R A D O X I L E .

Mais enfin , que fais-tu , qu'imagines-tu là-dessus ?

M A T H U R I N .

Je ne fais rien , je n' imagine rien : je fais seulement quand il faut planter un arbre , mais je ne fais comment il vient. Il en est de même des enfans , je crois , après s'être aimé une belle nuit , il faut un beau matin envoyer chercher la sage - femme , & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au

monde, ces enfans ? Ça nous passe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reste ?

P A R A D O X I L E.

Comment, que nous importe ? Tu ne fais donc pas que cette science bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'espece humaine, & qu'au lieu de tant de fots, il n'y auroit plus sur la terre que des gens d'esprit & des philosophes ?

M A T H U R I N.

Mais si tout le monde avoit de l'esprit & de la philosophie, il n'y auroit plus de fots : & alors qui est - ce qui admireroit les gens d'esprit & les philosophes ? Vraiment, vraiment, ils seroient bien attrapés. Mais ce sont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous, comme vous, mon cher maître ; car, tenez, vous êtes un bon humain : &, permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

P A R A D O X I L E.

Va, si je ne suis pas meilleur, c'est que je ne suis pas encore assez éclairé. Mais je vou-

drois que tu me disses franchement les idées que tu as sur la génération.

M A T H U R I N.

Je n'en ai aucune , vous dis-je. C'est à vous , qui êtes un docteur , de me dire tout cela. Cependant il seroit mieux , entre nous , de faire un enfant que de vous creuser la cervelle pour savoir comment il vient. . . Mais , puisque vous avez tant de science , là , racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bêcher en attendant , pour ne pas perdre de tems. Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes ? Avez-vous été dans la manufacture ?

P A R A D O X I L E.

Mais , à peu près.

M A T H U R I N.

Comment , diable ! Que dites - vous là ?

P A R A D O X I L E.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement , & à l'aide du scalpel , j'ai poursuivi dans les ramifications des veines ..

M A T H U R I N.

Quoi ! vous avez fait ces cruelles expériences - là ? Vous vous êtes fait bourreau

pour devenir savant ? Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes , vous en avez fait un massacre qui ne vous a conduit à rien de tout. . . Palsembleu ! j'en suis bien aise ; car ce n'est pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

P A R A D O X I L E.

Ton bon-sens me charme. C'est à regret que j'ai fait ce massacre philosophique ; mais le desir de connoître la nature. . .

M A T H U R I N.

Eh ! restez plutôt ignorant comme moi , & ne faites mal à personne. Parbleu , si on vous laissoit faire , dans la curiosité qui vous pique , vous iriez peut-être jusqu'à éventrer nos. . . pardonnez à ma franchise. . . le tout pour mieux voir.

P A R A D O X I L E.

Oh ! dis toujours tout ce que tu penses. J'aime que l'expression soit libre comme la pensée. Je préfère ta conversation à celle de beaucoup de savans.

M A T H U R I N.

Eh bien , tenez , vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux. . . Vous ne

donneriez pas une chiquenaude à un enfant ; mais quand le démon du savoir vous possède, vous êtes plus cruel à vous seul que tous les chasseurs ensemble. . . On a raison de dire autour du village que vous êtes un petit timbré. . . Vous riez. . . Je n'en ai rien dit à personne ; mais je fais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui grossissent. . . Fi ! les opérations de la magie noire sont moins diaboliques. Tous les secrets du monde ne sont rien auprès de ces recherches honteuses : j'en ai rougi pour vous.

P A R A D O X I L E.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas songé à rougir : j'ai vu tout cela philosophiquement, en scrutateur de la nature, & tout ce qui existe est fait pour être vu & considéré par l'homme.

M A T H U R I N.

Allons, allons, ce n'est pas comme cela que l'on devient savant. . . Allez chercher où. . . Mais vous serez puni de votre curiosité ; vous ne saurez rien. Vous voilà au

monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

P R A D O X I L E.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal aussi fingulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une statue est celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoissions bien le moule de l'espece humaine , nous pourrions le façonner ; & l'art , qui par-tout ailleurs fert merveilleusement la nature , pourroit la seconder dans cette circonstance. Si tu savois tout ce qu'on a imaginé là-dessus , cela te paroitroit bien curieux , & te feroit pardonner , sans doute , à toutes ces expériences dont tu te plains.

M A T H U R I N.

Eh bien , racontez-moi tout cela : je serai alors aussi avancé que vous , & je n'aurai rien à me reprocher.

P A R A D O X I L E.

Voilà une distinction subtile , monsieur Mathurin ; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

M A T H U R I N.

Vous faites des raisonnemens , c'est votre

métier ; & moi , je fais venir des choux & vous mangez de nos choux , faites-nous goûter de vos raisonnemens . . .

P A R A D O X I L E .

La chose est juste . . . Eh bien , mon ami , apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé .

M A T H U R I N .

Oh ! oh ! c'est drôle , ça . . . Le monde l'a donc échappé belle ? Et comment cela ?

P A R A D O X I L E .

Il faut aller par ordre . Ecoute bien . Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de poussière , qui , faits pour se développer , périssent & ne parviendront jamais à la vie . Ton germe , à toi , heureusement ou malheureusement , je ne fais lequel , s'est développé .

M A T H U R I N .

Je n'en suis pas fâché . . .

P A R A D O X I L E .

Tu as grandi , tu as pris des sens , tandis que des millions d'autres sont tombés dans le néant . Tout tenoit au premier homme , &

l'univers lui-même n'a été , dans l'origine , qu'un germe favorisé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi ! le monde a grandi comme moi ?
Quoi ! vous croyez cela ?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN , *riant*.

Oh , que la philosophie est drôle ! ... Et la poule qui a fait le monde ?

PARADOXILE.

Le soleil , la lune , la terre , la mer , les générations présentes & futures , tout cela , te dis-je , tenoit comme toi à bien peu de choses.

MATHURIN , *riant plus fort*.

A la poule , à la poule ?

PARADOXILE.

Oui ; toi , par exemple , tu étois dans ton pere ; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere ; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bifaïeul , & ton bifaïeul & tes bifaïeux & tes trifaïeux & toi

étoient dans les reins de notre pere Adam ;
lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

M A T H U R I N.

Je me promenois donc avec lui ? Pardi !
je ne point manqué la vocation de mon pere...
je suis toujours au jardin.

P A R A D O X I L E.

Justement. Mais à quoi tenois - tu alors,
toi & la race humaine ?

M A T H U R I N.

O ciel , j'étois si petit alors !

P A R A D O X I L E.

Eh misérable ! crois-tu être plus grand
aujourd'hui ? Que fait sur le globe ta figure
de cinq pieds quatre pouces ? A peine paroi-
tras-tu , que tu seras effacé. Le premier pas
que fait ton fils , te pousse vers le tombeau.
Point de repos dans la nature ; en marchant
dans la vie, tu t'achemines à la mort : c'est
un cours irrésistible qui t'entraîne ; tu souffres
par état , & tu mourras par nécessité.

M A T H U R I N.

La belle consolation ! Est-ce là ce que
vous appelez de la philosophie ? Elle n'a pas
un habit couleur de rose au moins.

P A R A D O X I L E.

Veux-tu qu'on te trompe ?

M A T H U R I N.

Non.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , entends donc la vérité.

M A T H U R I N.

Voyons donc une fois quelle est sa phy-
sionomie.

P A R A D O X I L E.

Tu es semblable aux fleurs que tu cultives.

M A T H U R I N.

Moi ?

P A R A D O X I L E.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles
naissent , croissent , dépérissent dans ton jar-
din par les mêmes loix qui te font vivre.

M A T H U R I N.

Quoi ! je serois une plante qui marche ?

P A R A D O X I L E.

Sans doute. Ton estomac , que tu remplis
de gros alimens , représente les racines qui ,
en terre , pompent le suc qui les fait croître
& vivre. Les fleurs respirent & transpirent
comme toi , se nourrissent & se dégagent

M ij

du superflu comme toi : elles s'unissent sous
tes yeux ; elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en
voilà bien d'une autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui , ignorant , qui as des yeux sans
voir.

MATHURIN.

En quoi donc , mon maître ?

PARADOXILE.

Pose ta beche , approche , & apprends à
respecter la philosophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien ; je dois respecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois
le sommet de l'étamine , ou plutôt ce fleuron
mâle qui se penche amoureusement vers ce
fleuron femelle & cherche à darder sa pouf-
fiere. Par-tout tu verras l'empressement
du fleuron mâle à rechercher le fleuron de
l'autre sexe : si tu veux être témoin de
ce jeu , pile subitement & adroitement un
fleuron mâle bien fermé , & tu en verras

jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent malgré les obstacles ; ils se serrent & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un système uniforme dans la génération ; & les minéraux qui sont si durs , ou plutôt qui te paroissent tels , éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant , animé , dans cette matiere que tu crois oisive. Les pierres , les marbres viennent exactement comme l'homme , le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

M A T H U R I N.

Mon Dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma beche est venue au monde tout comme moi ?

P A R A D O X I L E.

Oui ; & le fer dans la mine s'est développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu , l'eau & la terre sont nés eux-mêmes de germe particulier. Ils sont doués comme toi de la faculté de se reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons,

M iij

de soleils , de terres habitables , système que je t'ai expliqué la dernière fois. . . .

M A T H U R I N .

Oh ! je m'en souviens , je m'en souviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus grosses que tout le village.

P A R A D O X I L E .

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela , te dis-je , non , tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la grosseur égaloit à peine celle d'un pois.

M A T H U R I N .

Eh ! dites du moins une feve , mon maître.

P A R A D O X I L E .

Non. . . La voie lactée que je t'ai montrée avec mon télescope , est un paquet de petits mondes qui ne sont sortis de leur coque que depuis soixante ou quatre-vingt siècles les astres enfantent les astres , & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche , comme le petit insecte qui est le jouet des vents. Les vents promènent les semences universelles des êtres. . .

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'est-ce que cela fait ? Ne m'interromps point. . . Il paroît que Venus a engendré depuis peu un satellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple , qu'on nomme les Egyptiens , avoit le certificat de sa naissance, qui depuis s'est perdu. Mais comme la terre n'est pas encore décrépète , elle pourra fort bien procréer une seconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chèrement. Nous rendra-t-on alors notre argent , monsieur ?

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent , quelque chose qui arrive , mon ami.

MATHURIN.

En ce cas , vous ferez mieux d'employer votre esprit à le redemander , que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfans. . .

PARADOXILE.

Quoi la grosseur d'un monde t'empê-

M iv

cheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent ? Quoi ! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entière, comme dans l'espace borné de ton jardin, que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades ? Songe donc que la race entière des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

M A T H U R I N.

Moi tout seul ?

P A R A D O X I L E.

Oui : je veux dire avec ta grosse femme.

M A T H U R I N.

A la bonne heure. Laissez-moi la, de grace.

P A R A D O X I L E.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire ; & l'univers est un grand être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matière ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde.

Il n'y a plus de mesure pour te calculer , tu es à-la-fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte si je comprends un seul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours.. Tantôt un tourbillon est malade , se dissout , & pourrit comme la pêche que tu ramasses ; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années , & la tienne est de quatre-vingt ou cent ans : voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé , comme je te l'ai dit , par un œuf , ainsi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé aussi par un œuf.

PARADOXILE.

Oui ; voilà ton origine. Elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur ? ... Il a toujours fallu commencer , qu'on soit soleil ou moucheron.

MATHURIN , *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une coquille ? J'ai déjà entendu dire cela à quel-

qu'un de vos confreres, qui se promenoit avec vous. Mais je ne suis point de son avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'emprisonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec ; je préfere l'avis de ceux qui cassent tous ces œufs-là, & qui me laissent avec ma face large & sans pointe.

P A R A D O X I L E.

Pas mal raisonné... Je savois bien que nous ferions quelque chose de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques ?

M A T H U R I N.

Qu'est-ce que c'est que cela, s'il vous plait ?

P A R A D O X I L E.

Ce sont de petits points matériels & familiers qui composent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui se rassemblent par affinité.

M A T H U R I N.

Par affinité ! Qu'est-ce à dire ? . . . Je n'entends point... Je n'entends point.

P A R A D O X I L E.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

M A T H U R I N.

Oui, quand nous allions à l'école ; &

depuis encore , ça nous est arrivé à la fête du village.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , tu fais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent ensuite. Ainsi , l'œil alerte & le nez vigilant chassent tous les yeux lents & tous les nez paresseux. Ils s'arrangent merveilleusement dans leur moule , quand ils ne se trouvent pas doubles & d'égale force ; car alors il y a un grand combat , & il résulte un monstre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules , aussi polies que des personnes civilisées , qui ne vont pas s'asseoir dans un fauteuil déjà rempli , se rangent de côté , ou se retirent s'il n'y a point de place ; elles s'installent sous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorsqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles se moulent sur cet individu.

M A T H U R I N.

Mais si tous ces petits êtres sont vivans , pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un seul & même animal ; S'ils sont vivans , qu'ils gambadent tout seuls :

s' ils sont morts , réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs , mis en place , il faut que quelque chose les unisse. Il faut du ciment dans les pierres qui composent un bâtiment. Or , quel est le ciment de vos molécules organiques ? ... J'avoue que je n'y comprends rien.

P A R A D O X I L E.

Puisque tu ne crois pas au produit de plusieurs petits êtres distincts & similaires , faits pour composer l'homme , aimes-tu mieux que les particules primitives de la matière aient du sentiment & de l'intelligence ? Cela ne coûte rien à supposer ; & en raison de leur masse & de leur force , elles coordinent entr'elles , d'après les notions qu'elles ont eues.

M A T H U R I N.

C'est ici de l'hébreu pour moi , & pour vous peut-être.

P A R A D O X I L E.

Eh bien , aimes-tu la progression successive par exaltation de la semence ?

M A T H U R I N.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots - là.

PARADOXILE.

Eh bien , aimes-tu mieux les cerveaux humains , qui forment graduellement le reste de la machine ?

MATHURIN.

Je m'embarrasse peu de tout ce qu'on dit là-dessus.

PARADOXILE.

Voyons , encore un autre pour te satisfaire... Eh bien , aimes-tu mieux que l'homme tout entier se trouve raccourci originairement jusqu'à une petiteffe incompréhensible , & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve , il tende à se dilater , & se dilate en effet avec le plus grand ressort , lorsque la force comprimante cesse d'agir ?

MATHURIN.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci ; mais cela n'est pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien , contente-toi des animalcules spermaticques , qui sont par-tout dans l'atmosphère , que nous avalons sur-tout quand nous avons appétit , & qui sont ensuite si favora-

bles au physique de l'amour. Tu fais bien distinguer le céleri d'une autre plante ?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire. . . . Mais je vous ferai une salade ce soir, plutôt pour vous rafraîchir le sang ; car, avec votre permission, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment, lorsque je raisonne avec toi ?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit est sans doute pour en rire en mon particulier. . . . Tenez, si je savois écrire comme je fais lire, je ferois une douzaine de systèmes semblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi ?

MATHURIN.

Où, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en est de même de la rature ; elle ne dit mot à personne, & messieurs le savans veulent la faire parler. . . . Allez, le secret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, seroit plus utile cent

fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la sortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curiosité : je détruis le plus que je peux les chenilles, parce que ce sont-là nos vraies ennemies. Si on les laissoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui se moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Est-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choses en tête ; & nous voyons à présent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

P A R A D O X I L E.

Tu vois donc qu'il y a du plaisir à contempler l'univers en grand : tu respirez plus à ton aise quand tu regardes le ciel : tu dis, là-haut sont des jardiniers tout comme moi, qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrais bien me trouver dans une planète où , dans l'été , il plut seulement une demi - heure par jour. . . . Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine ! . . . Ça ferait bien morbleu , & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne serions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête , & nous empêche de rêver à tous vos beaux systèmes.

PARADOXILE.

Vous entamez là une furieuse question , monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral !

MATHURIN.

Monsieur , qu'est - ce que c'est que cela , je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là , entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta méprise me fait rire , quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande. . . . Ah ça , mon cher Mathurin , je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ?.... Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter si haut ?... Tenez , quand j'embrasse ma femme , je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrais savoir qu'une chose , & puis une autre encore : pourquoi le seigneur du village me méprise quand il passe , & pourquoi il est des mois entiers sans pleuvoir... Si je pouvois deviner cela , je croirois tenir toute la science.

PARADOXILE.

Mon ami , ce seigneur , avec son orgueil , a le front triste , n'est-il pas vrai ?

MATHURIN.

Oui , vraiment ; il ne rit jamais.

PARADOXILE.

Il n'est pas content de lui-même , & c'est pourquoi il se gonfle de vanité... Songe que tu vaux mieux que lui , & par l'utilité que tu es au monde , & sur-tout par ton cœur.

MATHURIN.

Allons , tenez , je vous aime quand vous parlez comme cela. Oui , je me sens meilleur que lui ; car si j'avois les richesses , je crois

que je ferois du bien : & lui , il fait de la peine à tous ses voisins , tant avec sa chasse qui fourrage nos terres , qu'avec ses valets qui viennent corrompre nos filles. Ce germe-là auroit bien dû rester dans le néant , & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

P A R A D O X I L E.

Tu sauras une autre fois pourquoi cette engeance est venue au monde.

M A T H U R I N.

N'importe pourquoi : c'est le moyen de la détruire que je voudrois trouver.

P A R A D O X I L E.

A la prochaine conversation je t'expliquerais tout. . . . Pour le présent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

M A T H U R I N.

Et moi , je vais cueillir une salade.
Mais à propos , notre maître , dois-je avoir peur de cette comete ? On dit que la queue de ces dames-là envoie des inondations. . .
Faites qu'elle nous montrè un peu le visage.

P A R A D O X I L E.

Mon ami , il n'y a point d'apparence qu'elle

puisse nous faire le moindre mal : mais si elle approchoit un peu de la terre , console-toi d'avance , ce seroit l'affaire d'un instant. Un tremblement universel d'une minute , tout seroit dit. . . Tu mourrois avec tous les empereurs , tous les potentats & tous les philosophes de ce monde.

MATHURIN.

Pardi , voilà une belle consolation ! N'est-ce pas toujours mourir ? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur... Rassurez-moi, je vous prie , monsieur , contre la comete ; car autrement nous n'aurions plus de cœur à l'ouvrage.

PARADOXILE.

Tranquillise-toi : le grand chemin où voyagent ces planetes , est assez large pour qu'elles ne se coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux ; car s'il leur prenoit fantaisie en route de faire l'amour , comme vous nous le disiez tantôt , & qu'elles s'approchassent dans un petit jeu semblable à celui de mes fleurs , où en serions-nous ?

Nij

P A R A D O X I L E.

Va, ces grands astres majestueux, dans leur vaste & superbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendresse à des distances immenses, pour ne pas dire incommensurables.

M A T H U R I N.

A la bonne heure. Je fais fort bon gré à leurs majestés; mais je ne voudrois pas être planete, parce que quand notre femme sera relevée, nous nous entendons bien; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des soleils.

P A R A D O X I L E.

Vas, ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les soleils & les astres du monde, qui ne pensent point.

M A T H U R I N.

Ah ça, monsieur, vous l'étourdissez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le souper va venir, & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte. . . Adieu.

P A R A D O X I L E.

Songe sur-tout à mes fraises.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y pense plus qu'à tous vos mondes.

DE LA FORTUNE

ET DE LA GLOIRE. SONGE.

LE sceptre de Morphée avoit touché mes paupieres : les noirs soucis , les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout , jusques à mon amour , goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination ; mais bientôt elle démêle un système régulier dans cette scene tumultueuse , & tel est le tableau fidele que ma mémoire en a conservé. . . . Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immense ; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître . . . la voilà . . . non . . . oui . . . c'est elle . . . non. On alloit , on venoit , on se coudoyoit. Hommes & femmes , jeunes & vieux , magistrats & gens de guerre , artisans , citoyens , étrangers ,

N iij